



L'homme sans visage

COMMUNICATION DE JEAN-LUC OUTERS
À LA SEANCE MENSUELLE DU 13 DECEMBRE 2014

Même si, des années plus tard, il s'en trouverait l'un ou l'autre pour affirmer qu'il était présent lui aussi, ils n'étaient que quelques-uns, une poignée tout au plus d'amis et de proches à attendre l'arrivée du cercueil au cimetière du Père-Lachaise. Le plus pessimiste d'entre eux, lui qui avait fait du pessimisme la marque de fabrique de ses livres (il était recommandé d'être en pleine forme avant d'entamer leur lecture), était convaincu qu'il n'était pas près d'arriver, ce cercueil qui attendait depuis des lunes qu'on veuille bien l'extraire d'une morgue frigorifique. Une grève des croque-morts avait, en effet, éclaté au cimetière juste après le décès, raison pour laquelle le cercueil et son illustre occupant avait dû être conservé dans les sous-sols de l'hôpital. Le pessimiste avait prédit que cette grève durerait trois semaines au minimum. Les croque-morts ne sont pas des cheminots, disait-il, et le Père-Lachaise, la SNCF, ils ne font pas grève quand bon leur chante, mais une fois qu'ils passent à l'action, ou plutôt à l'inaction, on a de sérieuses raisons de s'inquiéter. Contre toute attente, on n'avait dû patienter que trois ou quatre jours pour que l'on s'occupât enfin du défunt et de sa nouvelle coquille, un bois de pin plutôt rudimentaire puisque, de toute façon, il était destiné à se consumer dans les flammes. L'incinération, le défunt avait été clair: il ne voulait rien d'autre qu'une incinération. Seulement voilà, l'incinérateur du Père-Lachaise était en panne. Un acte de sabotage des croque-morts les plus récalcitrants à reprendre le travail ? Voyons donc, personne n'avait osé y songer.

Des crémations, le défunt en avait observé au bord du Gange alors qu'il avait à peine plus de trente ans. Il ne se lassait pas de suivre du regard ces corps emmaillotés d'un linceul de couleur et transportés par des parents sur des brancards en bambou. Il en rencontrait dans toute la ville de ces cortèges funéraires, convergeant des quatre coins de l'Inde, qui arpentaient les ruelles dans un silence opaque au vacarme urbain. On immergeait la dépouille dans l'eau du Gange avant de la déposer sur un bûcher dressé sur la rive gauche du fleuve. Le feu prenait lentement et ce n'est qu'au bout d'un moment que les flammes atteignaient le cadavre. Il n'était pas rare qu'après avoir tournoyé autour du bûcher avant d'y mettre le feu, le fils ou le frère aîné du défunt, rasé et ceint d'un *dotbi* blanc, s'effondre en larmes, soutenu aussitôt par ses proches qui l'emmenaient à l'écart. Le Gange coulait imperceptiblement, indifférent à cette scène qui se reproduisait pareille à elle-même depuis que l'espèce humaine avait apprivoisé cet endroit de la terre. L'eau et le feu s'ignorant côte à côte. La famille et les proches avaient déjà quitté les lieux alors que le corps poursuivait sa lente consommation sous le regard du voyageur fasciné. Bientôt, il n'apercevrait plus que les pieds du cadavre léchés par les flammes, suspendus au bord du vide. Il attendrait jusqu'au milieu de la nuit que les dernières braises s'éteignent. Rentré à son hôtel, il trouverait la force de consigner la scène dans son carnet de notes. Le livre qui en découlerait le présenterait comme un barbare ébloui aux confins de l'Asie. « Comment n'écrirais-je pas sur un pays qui s'est présenté à vous avec l'abondance des choses nouvelles et dans la joie de revivre ? »

Mais ce n'était pas le souvenir tenace des crémations du Gange qui l'avait conduit à coucher noir sur blanc dans son testament sa volonté d'être incinéré au cimetière du Père-Lachaise. C'est que, de tout temps, il avait voulu soustraire son visage, son corps, à la vue des hommes. Même sans vie, il n'imaginait pas que son corps puisse faire l'objet de quelque dévotion dans un cimetière. Des visites, des fleurs, du recueillement même, sur sa tombe, il ne pouvait en être question pour celui qui haïssait « cette mode inepte de tout mettre en spectacle ». De son vivant, il s'était pourtant laissé photographier par quelques photographes de renom. Mais il n'avait pas supporté se reconnaître sur ces clichés en noir et blanc, où il posait en complet tiré à quatre épingles, au point d'en interdire formellement la diffusion. « Il n'y aura pas de photo de moi, ni seul, ni en groupe... Mes livres montrent une

vie intérieure. Je suis, depuis que j'existe, contre l'aspect extérieur, contre ces photos, appelées justement pellicules, qui prennent la pellicule de tout... », avait-il répondu rageur à un importun qui prétendait exposer son visage à la vue de tous dans quelque magazine. Las de lutter sans cesse contre cette manie répétée, il avait renoncé à poursuivre ceux qui avaient fini par braver son interdit. « Cinquante procès ne me rendront pas un visage inconnu », avait-il écrit, vaincu par la turpitude des hommes. Comment vivre, respirer, sans être à tout instant aux aguets ? Un être humain n'est pas un lièvre sur le qui-vive dès qu'il sort la tête de son terrier. S'agissant des ressorts mystérieux de la vie, les animaux avaient plus à nous apprendre que les hommes. Il en était convaincu.

Étrange cependant que cet homme qui n'avait cessé de dissimuler son visage, se soit mis à en peindre, parfois plusieurs par jour, des visages et ce presque malgré lui. « Dessinez sans intention particulière, griffonnez machinalement, il apparaît presque toujours sur le papier des visages », avait-il écrit. Ces visages prenaient des formes inattendues, monstres clowns, fantômes qui, dès qu'ils apparaissaient sur le papier, semblaient narguer celui qui, à son corps défendant, en était l'auteur comme si le dessin, la peinture faisait l'effet d'un boomerang que l'artiste prenait en pleine poire. Au fond, ces visages qui ressemblaient à ceux que l'on peut déchiffrer à la lumière en filigrane des billets de banque, n'étaient peut-être que la déclinaison infinie du sien propre qu'il s'échinait à cacher au regard des hommes.

L'avant-veille de l'ultime jour, comme à son habitude, il s'était mis au travail, ignorant que la toile vierge déposée sur son chevalet, serait la dernière. Avec la même énergie que celle qui le remplissait dès qu'il se mettait à peindre, il exécuta une huile. Point de visage, cette fois, mais un paysage de dunes comme on en trouve dans les Polders de la mer du Nord, le jaune du sable et le vert de la bruyère et des oyats. Alors qu'il avait peint les deux tiers de la toile, il sentit monter en lui des douleurs atroces. Il suffoquait. Abandonnant ses pinceaux, il absorba des médicaments qui chassèrent provisoirement la douleur. Le lendemain à l'aube, sa cage thoracique était devenue un enfer et sa souffrance insupportable.

Son corps et lui avaient rarement fait bon ménage au point qu'il se sentait habité par un autre: ses bras, ses jambes, ses membres, parfois il se demandait s'il s'agissait bien des siens. Un corps en morceaux. « Je suis né troué », avait-il écrit alors qu'il n'avait que vingt-neuf ans. Cela commençait plutôt mal. Le cœur avait

suiwi avec ses arythmies, ses poumons avec leur engorgement, jusqu'à son sang, écrivait-il, qui n'était « pas fou d'oxygène ». À propos des maladies, le pessimiste écrivait de lui : « On dirait qu'il les a toutes pressenties et redoutées, attendues et fuies. »

Il téléphona à son amie. Il l'avait rencontrée une vingtaine d'années plus tôt. Depuis la mort de sa femme, brûlée vive dans un accident domestique, un drame qui l'avait anéanti, elle était désormais tout pour lui. Ensemble ils n'avaient cessé de courir le monde. Elle lui avait redonné le goût du voyage qui jadis avait été sa manière de vivre, traversant les océans, se déplaçant d'hôtel en hôtel, lui, le « voyageur déjà de tant de voyages sans valise ». Médecin, n'ignorant rien du mal qui l'oppressait, elle était accourue d'urgence. Elle l'emmena au service cardiologique de l'hôpital de la cité universitaire. Fussent-ils universitaires, les hôpitaux se ressemblent tous avec leurs couloirs interminables, leurs murs blancs, leur odeur reconnaissable entre toutes, les allées et venues des femmes et des hommes en blanc.

Pendant qu'on installait le malade sur une civière, son amie avait rempli le formulaire d'admission. Le nom de son compagnon qu'elle avait vu tant de fois illuminant la couverture de ses livres, ce seul nom, qui à peine prononcé, déclenchait des cris d'admiration, lui apparaissait brutalement retourné à l'anonymat de la bureaucratie hospitalière. Lui qui disait ne pas vouloir mourir gavé de son propre nom, refusant toute occasion de le célébrer dans des numéros spéciaux que des revues prestigieuses prétendaient lui consacrer, jouissait enfin de se retrouver mortel parmi les mortels. « Attendez la fin de ma vie qui ne saurait tarder. Lorsqu'est arrivé le moment où sur le corps se désorganisant tour à tour devient danger grave, la chaleur de l'été, le froid de l'hiver, le manger, le mouvement, la mer, la montagne, les émotions, la lumière et les médicaments même, alors la fatale disparition est proche. » Son nom, il ne pouvait plus le voir ni l'entendre. Il avait même remplacé par un *i l'y* de son prénom qui l'encombrait comme une béquille. Son éditeur lui-même était resté stupéfait à la lecture de la lettre où le poète lui signifiait sans détour son refus d'être publié dans l'illustre collection imprimée sur papier Bible et ce, de son vivant, de surcroît, honneur rarissime pour un écrivain, qui lui offrait la postérité : « La raison majeure est qu'il s'agit dans les volumes de cette prestigieuse collection d'un véritable dossier

où l'on se sent enfermé, une des impressions les plus odieuses qu'on puisse avoir et contre laquelle j'ai lutté toute ma vie. » L'éditeur n'en croyait pas ses yeux au point de relire une à une chaque ligne de cette missive, un affront que jamais un auteur n'avait osé lui faire.

Il n'y avait aucune chambre disponible dans le service. Alors qu'on venait de déceler un œdème aigu au poumon, il n'était pas question, comme il le réclamait, de laisser rentrer le malade chez lui. On l'installa donc dans le bureau du médecin chef de service où on le mit sous perfusion. Craignant par-dessus tout l'inaction et son corollaire, l'ennui, il se fit apporter un livre d'histoire naturelle, cherchant dans les planches d'insectes et d'animaux de quoi oublier son état. Il avait un faible pour les insectes qui traversaient la vie comme il aurait tant voulu le faire lui-même, en passant inaperçu dans une complète transparence au monde. « D'autres avec une tête d'ivoire, surprenantes calvities dont on se sentait tout à coup si frères, si près, dont les pattes partaient en avant comme des bielles qui zigzaguaient en l'air. » Ainsi parlait-il des insectes, lui qui ne pouvait empêcher qu'on le reconnaisse partout dans la rue à sa démarche, sa silhouette sombre et son regard fuyant sous ses lunettes noires.

La nuit avait plongé l'hôpital dans la pénombre et le silence. Après l'agitation de ces dernières heures, la vie, même au ralenti, semblait reprendre son cours. Avant de rentrer chez elle, l'amie embrassa son compagnon en lui souhaitant une paisible nuit. Il était vingt-trois heures. Une infirmière fut chargée de veiller sur le malade, un malade comme un autre dont elle ignorait les tableaux et les livres. Elle le fit avec une délicate attention. Il s'amusa à la taquiner, son prénom surtout l'intriguait. Il se sentait léger avec elle, oubliant son mal, refusant le masque à oxygène qu'elle prétendait poser sur son visage, lui conseillant plutôt d'aller dormir pour reprendre des forces.

Ses forces à lui l'abandonnèrent au petit matin alors que le soleil d'automne ne s'était pas encore levé. Il était cinq heures trente. L'hôpital baignait encore dans une torpeur que troublait à peine la lumière des néons. À cet instant même, on mourait par milliers partout sur la planète, de jour comme de nuit. Etendu sur son lit d'hôpital, il n'était donc pas tout seul. Était-il mort comme sa grand-mère, merveilleusement ? « Elle était dans son fauteuil à faire de la broderie, la déposa sur ses genoux et dit: c'est mon dernier point de Malines, mes enfants, rejeta son

dernier souffle profond et bien calculé, elle était morte. » Dans son atelier, son tableau resterait pour toujours inachevé, un paysage familial de l'enfance, jouxtant la mer du Nord qui l'avait replongé dans ses origines. « Qui connaît une mer connaît la mer. »

Lui dont la vie n'avait été qu'une suite ininterrompue d'expériences, d'affrontements, écriture, peinture, drogues, aurait voulu qu'il en fût de même avec la mort, qu'il se divisât en deux, en quelque sorte, afin que l'autre partie de lui-même pût observer et consigner par écrit ce qui, avec la naissance, restait le plus grand des mystères. Ce texte, dira plus tard son biographe, eût été « le poème parfait - comme on dit le crime parfait ». Mais on a beau la sentir là juste derrière soi, la mort on ne la voit pas venir. Tout d'un coup, la voilà qui arrive, sans crier gare, et elle met fin aussitôt aux hostilités. « Rends-toi mon cœur. / Nous avons assez lutté, / Et que ma vie s'arrête, / On n'a pas été des lâches, / On a fait ce qu'on a pu. »

Prévenue, elle accourut à l'hôpital, désolée de n'avoir pu lui tenir la main durant l'ultime voyage. Son corps qui avait tant lutté, reposait là devant elle, apaisé, emportant avec lui les images de tous les pays traversés avec elle : l'Inde, le Maroc, l'Italie, l'Égypte, les Etats-Unis, le Mexique... Elle ne retint pas ses larmes qui coulaient en silence.

Déjà à l'entrée de l'hôpital, on écartait les photographes venus immortaliser la dépouille. Certains entendaient passer coûte que coûte et se dirigeaient d'un pas décidé vers l'ascenseur. Au cinquième étage, on fut plus ferme, menaçant d'appeler la police. À quelques mètres de là, étendu dans une chambre, les yeux clos, l'écrivain n'était plus à même de protester, comme il l'avait fait tant de fois à l'adresse de ceux qui prétendaient lui voler son visage. « Bataille perdue, qui n'a été gagnée que pendant trente ans, risible à présent, qu'il me faudra porter en je ne sais combien de pays. »

Il s'était tenu à l'écart des guerres, des turbulences du monde. Il s'était bien gardé de mêler sa voix aux concerts de protestations ou d'ajouter sa signature aux pétitions en tout genre. « Je signe mes écrits. Je ne peux signer ce que d'autres ont rédigé. Je ne peux rédiger des écrits que d'autres signeraient avec moi. » Les groupes surtout, il les fuyait, se sentant étranger au milieu d'eux, une envie de vomir. Il ne supportait pas qu'au nom d'une cause, si honorable fût-elle, on pût se

réunir et parler d'une seule voix. Même s'agissant de poésie, il voulait se tenir « éloigné de tout endroit où la poésie est l'occasion d'un discours ». Les prix littéraires et leur publicité tapageuse, il les fuyait tout autant. « Depuis toujours j'ai refusé les prix littéraires et cette conduite est maintenant établie... Dois-je me justifier par des arguments ? Je dirais en simplifiant qu'un certain type d'écrit n'est pas fait pour recevoir une récompense et qu'un certain type d'homme ne doit pas apparaître sous le flash », avait-il répondu au président de l'Académie italienne qui venait de lui décerner son prix annuel de poésie. Il préférait l'ombre, résolument, à l'aveuglement d'un coup de projecteur reçu en plein visage.

À l'écart du monde, mais pas seul. Il avait des amis et prenait plaisir à les voir mais alors en tête à tête, rarement plus de deux à la fois. Même si c'était pour dire non, il répondait au courrier et, à condition qu'ils laissent leur appareil-photo au vestiaire, il lui arrivait de recevoir chez lui des admirateurs qui déferlaient de partout. Un jeune écrivain qui, quarante ans plus tard reçut le prix Nobel de littérature, fasciné par la puissance de chaque vers, de chaque phrase, où, dans une concision absolue, tout était dit en quelques mots, avait cru devoir ruser pour rencontrer le poète. Il avait imaginé se faire passer pour un banal étudiant qui consacrait son travail de fin d'études à l'auteur. Cela n'avait pas été nécessaire. C'est que, sauf quand il était en plein travail, sa porte restait largement ouverte même aux colporteurs qui, ouvrant devant lui leurs grandes valises, venaient lui présenter leurs savons et quelques bricoles. Il aimait les ours et n'hésitait pas à prendre un train pour aller les voir au zoo, mais quoiqu'on ait pu en dire, ours, non, il n'en était pas un lui-même.

Il s'était penché sur ceux qui, à la périphérie de notre monde, avaient quelque chose à nous apprendre, y compris et surtout sur nous-mêmes. Les Indiens de tous bords et leurs étranges coutumes. Il était attiré par les asiles. La marge au plus loin qu'il fût. Avec les malades mentaux, il se sentait en pays de connaissance, celui d'une vie sans fard et sans esquive, celui du silence qui tenait lieu de langage, celui des regards perdus cherchant la lumière, celui de la lenteur qui guidait les gestes et les pas. Alors, quoi, il n'allait pas, d'un seul coup, se retrouver à la une des magazines par le seul fait du déchaînement de quelques photographes !

Elle aurait tant voulu rester auprès de lui, parler à celui qui désormais ne pouvait plus l'entendre, lui dire une dernière fois l'enchantement des jours passés

ensemble, rire encore des surprises réservées par la vie et pleurer enfin sur ce bonheur qui ne reviendrait pas. Mais la mort déclenche pour le survivant une longue course d'obstacles qui ont pour nom acte de naissance, testament, notaire, officier de l'état civil. Ils n'étaient pas mariés, bien plus, elle était mariée à un autre, ce qui ne facilitait pas les choses. Rien ne fatiguait plus l'écrivain que ces choses qui, pour exister, doivent se mouler dans des formes officielles. Même au plus profond de l'Inde, il pensait encore aux notaires : « Moi je n'aime pas les notaires. Les vaches et les éléphants, des bêtes sans élan, des notaires. » Impossible de mettre la main sur son testament enfermé dans un coffre pas plus que sur son acte de naissance namurois. Ah Namur qui ne voulait pas être la dernière à fêter son héros ! Et pourtant, « de Namur, il ne reste rien au Namurois que vous voulez que je sois... Laissez tomber cette manifestation...qui en aucun cas n'aura ma participation ». On convoqua un notaire qui finit par trouver. L'incinération figurait en toutes lettres dans l'ultime codicille.

Elle se rendit à la mairie du quatorzième arrondissement pour y déclarer la disparition de l'écrivain. L'employé lui remit une attestation de décès, document nécessaire à l'inhumation, précisa-t-il comme il le faisait pour tout document administratif. Elle glissa furtivement le papier dans son sac à main, sans même vérifier si le prénom de son amant s'y trouvait orthographié sans le y d'origine dont il l'avait amputé.

Ensuite elle remonta dans sa voiture et prit la direction du domicile du poète. Elle n'avait jamais imaginé pénétrer un jour dans son appartement en son absence. Si elle s'y trouvait, c'est qu'il était chez lui. Elle s'y sentit comme une étrangère lorsqu'elle ouvrit la garde-robe pour en sortir une chemise blanche, une cravate sobre et un costume foncé, son uniforme, en quelque sorte, promis aux flammes, dont il ne se séparait jamais, même pour écrire ou peindre. Il y avait un contraste saisissant entre la radicalité de ses écrits et cette manière d'apparaître en société, conforme aux standards de l'homme bien mis. Quelques années auparavant, il s'était présenté dans la même tenue, parfaitement élégante, au rendez-vous fixé, dans leur hôtel miteux du Quartier latin, par les poètes américains de la *beat generation* qui l'avaient accueilli avec une chaleur sincère, sortant de leur douche collective, dépoitraillés, les cheveux en bataille.

La mise en bière eut lieu en présence de quelques amis qui lui tenaient lieu de famille. Sa vraie famille, du moins ce qu'il en restait, il avait voulu la tenir à l'écart. Son testament contenait cette formule étrange : « J'exhèrède tous les membres de ma famille. » Elle resta seule un moment à la morgue devant le cercueil ouvert. Elle lui parlait encore, c'était plus fort qu'elle, elle n'allait cesser de lui parler seule dans sa voiture sur le chemin du retour, cette Golf qu'il reconnaissait de loin lorsqu'elle venait le prendre chez lui pour l'emmenner hors de la ville. Il ne conduisait plus mais aimait se faire transporter, surtout par elle, fût-ce à la place du mort.

Il était mort le même jour que le cinéaste de la Nouvelle vague et le journal du matin avait partagé sa couverture en deux, consacrant à chacun d'eux une moitié de page. Du cinéma, l'écrivain préférait les films documentaires surtout lorsqu'ils étaient didactiques. Il aimait se rendre le dimanche après-midi en compagnie de son ami le pessimiste au Grand Palais où l'on projetait des films sur l'anatomie humaine, les mammifères, les reptiles ou les plantes carnivores. Au bout de quelques années de ce rituel, il était devenu incollable sur le coléoptère, l'ornithorynque, l'ombellifère ainsi que sur le poumon, le rein ou le pancréas. Le pessimiste, quant à lui, trouvait ces films sinon rasoir, en tout cas, un peu longs. « Pour dire la vérité, ce qui m'intriguait c'était moins les projections que l'intérêt qu'il y prenait », écrivait-il plus tard à propos de son ami.

Le Premier ministre, celui qui s'était dépensé sans compter pour l'implantation de Disneyland à Marne-la-Vallée, publia un communiqué évoquant la disparition « d'un des grands créateurs ayant participé à l'aventure littéraire et artistique de ce siècle » et « un génie qui aura marqué son époque et fait honneur à notre pays ». De quel pays s'agissait-il ? La France dont il avait fini par prendre la nationalité à cinquante-cinq ans, un pays qui se pensait le centre du monde ? La Belgique, celui de sa naissance et de sa jeunesse ? Cette « Belgique définitivement quittée » qui s'était ridiculisée en lui refusant un prix littéraire sous prétexte que le poème désopilant « Mon roi », figurant dans l'ouvrage en lice, constituait une offense manifeste à l'égard du Roi des Belges, un peuple pour qui « parler doit se faire, pense-t-il, comme ouvrir son portefeuille, en cachant les billets de mille... ». Peu importe car « les pays, on ne saurait jamais assez s'en méfier », avait-il écrit, raison pour laquelle il se sentait finalement de partout et de nulle part, toujours en

partance, préférant, avec ou sans valises, traverser les océans et sillonner le monde.
« Je suis d'un pays de vent... / Je ne me croyais pas tellement attaché à mon pays, /
Mais ce vent... »

La radio nationale annonça la triste nouvelle dès l'ouverture du journal parlé. Elle se désolait de ne disposer d'aucune archive sonore de la voix du défunt. Personne, en effet, même le plus futé des journalistes, n'avait réussi, fût-ce clandestinement, à enregistrer la voix du poète. Le soir même, le présentateur du journal télévisé affichait la même mine défaite. Sinon une photo ancienne, on n'avait ni image ni son. « Je ne me montre pas à la télévision et ne me fais pas entendre à la radio. Je montre — en livres — quelques écrits et — en galerie — quelques dessins. C'est suffisamment me manifester et je m'en tiendrai là », avait-il répondu à une demande insistante d'interview. Rien ne l'épuisait plus que de dire et de redire non. « Je cherche une secrétaire qui sache pour moi de quarante à cinquante façons écrire non », avait-il imploré un ami proche.

Au Père-Lachaise, les croque-morts avaient repris le travail et on avait réussi à rallumer un des deux fours. Le cercueil était arrivé et avec lui deux gerbes de fleurs. « On n'a pas l'habitude de brûler les fleurs », dit un employé à la compagnie du défunt. « Que faut-il en faire ? » On avisa les tombes alentours. Celle de Guillaume Apollinaire se trouvait à quelques mètres. Il y avait bien aussi celle d'Eluard, mais bon, on déposa les gerbes sur la tombe d'Apollinaire. « J'ai cueilli ce brin de bruyère, / L'automne est morte, souviens-t-en, / Nous ne nous reverrons plus sur terre, / Odeur du temps, brin de bruyère / Et souviens-toi que je t'attends. »

Un homme en noir qui s'était improvisé maître de cérémonie, invita le petit groupe à descendre au sous-sol du crématoire, un endroit sordide qui ne devait servir qu'en cas de défaillance du four principal, une sorte d'abri où l'on se réfugiait pendant la guerre pour se protéger des bombes. On glissa le cercueil sur un rail entre les portes béantes du four. Lorsqu'elles se refermèrent, on entendit crépiter les flammes. « Combien de temps pour les cendres ? », demanda le pessimiste au maître de cérémonie. « Oh, cela peut prendre une heure facile », répondit-il. L'ami peintre, présent à la cérémonie, amusé par ce bref dialogue, le consigna dans son carnet. Personne n'aurait pu tenir une heure dans ce cloaque privé de lumière. Un à un les membres de l'assistance remontèrent à l'air libre après cette plongée en

apnée. La cheminée crachait une fumée noire et des cendres retombaient en pluie sur les tombes et les allées du cimetière. L'âme du poète s'envolait enfin, s'effaçant du regard des hommes.

La plupart avait déjà quitté les lieux lorsque le maître de cérémonie remit l'urne à la compagne qui s'en trouva comme embarrassée, ne sachant trop qu'en faire. Faisant enfin le deuil de sa publication sur papier Bible ainsi que de l'écrivain qu'il vénérât, l'éditeur lui proposa de prendre l'urne dans le coffre de sa voiture où on l'oublia jusqu'au lendemain. « Ne me laissez pas pour mort, parce que les journaux auront annoncé que je n'y suis plus... Je compte sur toi, lecteur, sur toi qui va me lire, quelque jour, sur toi lectrice. Ne me laisse pas seul avec les morts comme un soldat sur le front. »

Copyright © 2014 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jean-Luc Outers, *L'homme sans visage* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2014. Disponible sur : <www.arllfb.be>